

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Persée



HENRI MASSÉ

1886-1969

NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE
M. HENRI MASSÉ
MEMBRE DE L'ACADÉMIE
PAR
M. GASTON WIET
MEMBRE DE L'ACADÉMIE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MES CHERS CONFRÈRES,

L'éloge académique est sans doute un genre faux, qui a pourtant sa grandeur, puisqu'il est de règle, après la disparition d'un confrère, de placer en pleine lumière des qualités reconnues par tous. Toutefois, j'ai l'heureux privilège de n'avoir pas à taire des faiblesses : la vie exemplaire d'Henri Massé, animée par une sévère rigueur intellectuelle, se montre au grand jour dans sa noblesse.

Son œuvre est considérable. Je la connaissais, mais en la relisant, j'ai été stupéfait de la richesse et de la densité de ses aperçus. Le lecteur sera étonné, en revoyant un passage sur des sujets qui lui sont peut-être familiers, de rencontrer un détail original auquel il n'avait pas songé. On est surtout frappé de la prodigieuse maîtrise d'un savant, qui passe avec aisance de la poésie sous toutes ses formes, lyrique, épique, mystique, à l'histoire religieuse, à la géométrie et aux sciences mathématiques, à l'histoire littéraire, aux éditions de textes arabes, aux traductions sans nombre, enfin à un livre remarquable sur la naissance et le développement de l'Islam.

Henri Massé est né à Lunéville le 2 mars 1886. Licencié ès lettres, il se fit diplômer à l'École des Langues orientales pour l'arabe, le persan et le turc. Il vécut trois ans au Caire, de 1911 à 1914, comme pensionnaire de l'Institut français d'archéologie orientale. Il fut alors mobilisé, passa de la zone des armées à l'État-Major de la Place de Paris en mars 1917, avant d'être détaché au Maroc environ

une année plus tard. Sa carrière universitaire est simple : professeur de littérature arabe et persane à l'Université d'Alger depuis 1919, il fut nommé en l'année 1927 professeur de langue persane à l'École des Langues orientales vivantes, dont il devint l'administrateur en 1945 jusqu'à sa retraite en 1959. Il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1941. J'ajoute qu'il était officier de la Légion d'honneur.

Il accomplit quatre missions en Perse, entre 1922 et 1937 ; il voyagea également en Égypte, où nous le trouvons encore en 1959.

L'Académie arabe de Damas l'avait élu membre associé en 1924 et l'Académie iranienne, créée en 1936, le comptait parmi ses membres étrangers deux ans après sa fondation, preuve touchante de l'immense considération dont il jouissait auprès du corps universitaire de l'Iran. Une marque particulière d'estime lui fut donnée en 1963 : nos confrères iraniens éditèrent un volume de *Mélanges* qui lui fut offert en leur nom par le Recteur de l'Université de Téhéran. En lui remettant ce souvenir tangible de déférence, le Conseiller culturel de l'ambassade d'Iran à Paris déclarait : « Rarement il m'a été donné, au cours de ma carrière, d'avoir à accomplir une mission aussi agréable que celle d'aujourd'hui. J'ai ainsi l'occasion d'exprimer la reconnaissance profonde de tout le peuple iranien envers un ami fervent et dévoué. L'œuvre de Massé, ses études approfondies sur la Perse, ses traductions de nos chefs-d'œuvre littéraires et d'innombrables articles écrits par lui depuis près d'un demi-siècle, ont, non seulement eu une part primordiale dans la connaissance que le peuple français a acquise de notre culture et de nos lettres, mais encore les ont fait connaître dans tout le monde occidental ».

Vous devez mesurer mon émotion à retracer la vie et les œuvres de celui qui fut mon meilleur ami. Nos contacts furent très affectueux, dans une atmosphère toujours paisible, sans aucun nuage. Nous avons bien souvent discuté ensemble de nos projets de travail, et surtout nous avons mis en commun nos espoirs et nos déceptions.

Nos deux carrières furent parallèles et, à ce propos, je voudrais insister sur un magnifique aspect de notre existence d'étudiant. Tous deux, au départ, nous avons bénéficié de maîtres éminents, dont nous avons suivi le solide enseignement, ou dont les directives nous ont été hautement profitables. Je ne diminuerai certainement pas les mérites de mon ami Massé, en soulignant le rôle de Barbier de Meynard, René Basset, Max van Berchem, Hartwig Derenbourg, René Dussaud, Maurice Gaudefroy-Demombynes et William Marçais. Et je ne saurais oublier nos entretiens au Caire avec Gaston Maspero, qui nous entoura de son affectueuse attention. Dans cette enceinte, il est naturel de rappeler la reconnaissance

que nous devons à ceux de nos maîtres dont le dévouement mérite notre vénération.

Henri Massé, pour ne pas faire oublier son séjour à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, s'est donné d'abord à l'arabe. Il a fait connaître, dans une traduction élégante et claire, un Code de la Chancellerie d'État sous les Fatimides. Ce manuel du parfait secrétaire, rédigé par Ibn Sairafi dans un style spécial, caractéristique des scribes, « se plaît à faire valoir ses talents de rédacteur officiel par l'emploi de termes recherchés et par la cadence des périodes, en noyant des renseignements utiles dans une prose fréquemment alambiquée et prolixe ». En relisant cet opuscule, j'ai buté sur une réflexion désabusée de l'auteur, fournissant une critique anticipée des modernes routines administratives. La traduction d'Henri Massé, pour ce passage, est volontairement familière et dépouillée, pour rappeler la sécheresse du texte arabe. Nous lisons donc : « Quant à l'expression : *Il n'y a pas moyen*, c'est une parole à laquelle on s'est habitué, au point que, si un chrétien demande de se faire musulman, ou qu'un musulman demande de construire une mosquée, à ses frais, sur un terrain licite et sans propriétaire, on inscrit sur ce placet : « *Il n'y a pas moyen !* »

Soudain, en 1919, paraît son *Essai sur Saadi*, au titre modeste, mais qui renferme tout ce qu'on doit savoir sur ce lyrique persan, célèbre depuis longtemps en Europe, comme en fait foi l'opuscule de Massé édité conjointement, la Bibliographie des œuvres de Saadi. Le livre fut récompensé par l'Académie des Inscriptions et reçut le prix Saintour en 1921. Un poète de génie, un conteur de premier ordre, un grand errant, nous devenait familier, grâce à une biographie méthodique, qui, non contente de dessiner les traits, parfois obscurs, de sa vie, tout en le situant dans son temps, résume ce que l'on connaît de son époque et de son art. L'ouvrage se divise en chapitres bien ordonnés : une première partie campe la biographie proprement dite, la narration de ses voyages, enfin ses années de vieillesse. Un second chapitre étudie les œuvres, le *Gulistan*, la « Roseaie » et le *Bostan*, le « Verger ». En troisième lieu, nous voyons défilier l'homme social, l'honnête homme et l'homme de Dieu. C'est alors qu'intervient l'étude générale des livres de Saadi, avec l'analyse des procédés de composition, des grands thèmes poétiques, de l'observation du monde extérieur et enfin des moyens d'expression.

Nous quitterons Saadi avec ce jugement réfléchi d'Henri Massé : « Lu avec mesure, tout comme il a conçu et composé, Saadi reste exquis. Sans doute, Firdoussi, Nizami, Djalal al-din semblent de grands fleuves. Saadi, lui, fait songer à une douce rivière coulant sans fracas ni rapides entre des berges uniformes ».

Passons au *Béharistan*, le « Jardin printanier », une œuvre de la fin du xv^e siècle, composée par Djami. C'est, à la manière du *Gulistan*, un mélange de prose et de vers. Le biographe persan du poète présente ainsi son héros : « Djami tombait dans des extases où il savait, à travers le voile de l'allégorie, admirer les beautés de la vérité, et comme il lui était impossible de ne pas se livrer, sous la forme poétique, à ce courant d'idées, il parvenait ainsi à calmer le feu dévorant qui le consumait ».

Quelle œuvre délicieuse que cette traduction du *Béharistan* par Henri Massé ! Écoutons d'abord le poète jouer sur son nom : « Djam est mon pays, et ce que distille ma plume n'est qu'une goutte émanée de la coupe, — *djâm*, — de mon père. Pour ce motif, sans aucun doute pour les lettrés à double titre, mon surnom poétique est Djami. » Henri Massé l'a admirablement caractérisé : « Nettement traditionnel, Djami a voulu rivaliser avec ses prédécesseurs non seulement dans la grande poésie, mais encore dans les genres secondaires à forme fixe : il a donc composé des quatrains. » Ses poèmes exhalent souvent un parfum de vraie passion : « Sans toi, s'écrie-t-il, ma demeure n'est qu'un recoin ruiné. A quoi sert une demeure, quand l'être aimé ne la partage pas ! » Ses effets de sourdine et de clair-obscur permettent à Henri Massé d'évoquer des vers de Racine, et peut-être ce Chant d'automne nous rappelle-t-il certains accents verlainiens, sans doute à la mode orientale : « Avec l'automne les feuilles de vigne s'éparpillent ; ô visage de lune, lève-toi ! Songe à l'automne de la vie et verse du vin dans la coupe. Le ciel, tapis d'azur, a répandu de l'or et fait du nuage un crible qui par-dessus l'or tamise l'argent. Le jardin a perdu ses feuilles ; et maintenant encore les chanteurs du jardin modulent leur mélodie, mais c'est le chant de leurs adieux au jardin. La verdure latente du printemps est là, dans le sol ; oui, ce qui dort sous terre attend résurrection ».

Un peu plus tard, en 1930, Henri Massé fit paraître une étude intitulée *l'Islam*, qualifiée modestement d'« esquisse de l'évolution historique ». C'est beaucoup plus, car l'on y rencontre tous les renseignements désirables sur le dogme, présenté à la suite d'une biographie de Mahomet. Le volume, vieux de quarante ans, atteint sa troisième édition en 1939 et avait été traduit en anglais l'année précédente. Il est aujourd'hui épuisé, mais l'on peut affirmer qu'il n'a pas vieilli : nous tenons encore là l'exposé le plus substantiel, le plus clair, le plus ordonné, sur la naissance de l'Islam, le développement de l'idée religieuse islamique, les sectes, la période moderne enfin. Il convient de recommander la lecture de ce livre serein à notre époque de polémiques et de contestations, j'allais dire de hargne, qui rappelle, en ne regardant que l'intérieur du monde musulman,

les inquiétudes causées par le mouvement des Carmathes et des Ismaéliens d'Alamut : certaines pages de Joinville et de Marco Polo suffiraient pour nous édifier.

Nous nous acheminons vers le millénaire de Firdoussi, dont Mohl avait publié une traduction du *Livre des Rois*, énergique et nette. Sainte-Beuve, enthousiasmé, avait consacré, en 1850, un de ses feuilletons à celui qu'il appelait l'Homère de la Perse. Près d'un siècle avait passé lorsqu'en 1935, l'Iran conviait le monde entier à s'associer à l'hommage qu'il voulait rendre à son grand poète national. Henri Massé apporta une magnifique contribution par une analyse subtile de ce vaste poème d'environ 50.000 distiques, en son genre un chef-d'œuvre qui non seulement affirme l'avènement de la littérature de langue persane, mais encore prend place parmi les grandes œuvres de la littérature universelle. Son livre, intitulé *Firdoussi et l'Épopée nationale*, d'une lecture attachante, ne laisse dans l'ombre aucun des problèmes que pose cette œuvre du poète persan. Sa vie, où la légende s'étale complaisamment, son rôle immense dans la formation du nationalisme iranien, sous l'islam, sont dès lors accessibles. Un minutieux examen du *Livre des Rois*, accompagné d'une analyse très fine du style et de l'art du poète, ainsi que d'un sérieux exposé de ses idées morales et politiques, permettent de mesurer son influence. Il est impossible de résumer un ouvrage aussi riche que le *Firdoussi* de Massé, dans lequel tous les mots portent. Ce poème représente non seulement une date capitale dans l'histoire des littératures, mais il marque aussi le succès d'une réaction nationale contre l'arabisation de la Perse. A ce sujet, certaines réflexions du poète sont très émouvantes : les douleurs nationales sont exprimées avec une telle acuité que les bêtes en deviennent folles de chagrin et que les images versent d'amères larmes. Enfin Henri Massé s'ingénie à situer dans l'universel les poètes qu'il étudie, et c'est ainsi qu'il déclare : « A nos épopées du cycle français répondent le *Livre des Rois* et les autres épopées persanes du même cycle ; à nos épopées courtoises du cycle breton correspondent les épopées romanesques et merveilleuses d'un Nizami ». Et si je cite cette phrase, c'est pour ne pas omettre que la traduction d'une œuvre de Nizami a paru il y a quelques jours, par ses soins.

« Il n'est pas surprenant, poursuit Massé, que les Persans soient riches en traditions épiques : des périodes d'éclatante grandeur auxquelles succèdent d'incroyables vicissitudes, un esprit naturellement enclin au merveilleux, il en fallait beaucoup moins pour donner naissance à la poésie épique. Très vite, des chants populaires vivifient les traditions anciennes, se transmettent oralement en se chargeant peu à peu d'éléments romanesques. Vienne un poète de génie et

tous ces membres épars se trouvent un jour définitivement réunis en un seul corps ». De toute évidence, l'épopée n'est pas un conte rose et elle s'encombre de récits de batailles. Toutefois, le héros du récit, l'Hercule persan, Rustem, valeureux combattant, n'est pas un guerrier cruel ni un soudard, il est le modèle de la bravoure dans les batailles, de la prudence, de la sagesse et de la dignité. Sans doute aussi, le sang coule à flots et nous sommes prévenus, dans le mode épique, que « la terre se plaint, le monde s'obscurcit, le soleil tressaille et la lune prend peur ». Mais, selon ce que montreront les miniatures, le poète fait voir qu'il a le sens de l'esthétique. Les tentes d'une armée sont multicolores, parées comme un jardin printanier, munies d'étendards en brocart de Chine, et, voyant cet ensemble harmonieux, le spectateur pourra s'écrier : « Est-ce un paradis ou un camp ? » Mais il faut se limiter dans l'analyse de cette œuvre magistrale qui fut couronnée par l'Académie française et eut l'honneur d'une traduction arménienne, qui parut à Téhéran.

Une autre enquête devait l'attirer. On reste confondu de la masse des documents insérés dans les cinq cents pages de son ouvrage sur les *Croyances et coutumes persanes*, paru en 1938 dans la collection des Littératures populaires de toutes les Nations. Ce travail gigantesque est le résultat d'enquêtes menées au cours des séjours d'Henri Massé en Iran. Il se heurta d'abord à certaines résistances : « Vous voulez donc nous ridiculiser », lui fut-il reproché. Mais lors d'un second voyage, des tendances nouvelles se faisaient jour dans certains milieux qui, à l'étude des anciennes langues du pays, ajoutaient des recherches sur le folklore de leur patrie. Et en 1937, le Ministre de l'Instruction publique de l'Iran avait décidé de soutenir officiellement les études ethnographiques et folkloriques, en instituant une commission chargée de recueillir contes, chansons populaires, légendes, informations relatives aux mœurs et coutumes, objets propres à constituer un musée ethnographique. Massé se résolut donc à publier son ouvrage, resté en manuscrit, car nous savons que notre ami se préoccupa toujours de ne froisser personne. Sans doute, la majeure partie des renseignements provient des rapports personnels de l'auteur avec les milieux les plus divers de la population iranienne, principalement citadine, mais ils sont aussi le résultat de ses lectures, et Massé cite notamment Chardin, Tavernier, Pietro della Valle et l'inénarrable Hadji Baba de Morier. Nous voyons défiler les cérémonies de la vie de famille, les fêtes périodiques du calendrier, la météorologie populaire, les croyances concernant les animaux, les végétaux et les eaux, les procédés de divination, les signes et présages, la médecine populaire, les jeux et les contes, enfin des poésies, parfois satiriques, dans un style truculent. Un pareil livre est destiné à la consultation, mais il est

nécessaire au préalable de l'avoir lu soigneusement et médité. Des affinités apparaissent avec les croyances d'autres pays, et c'est la base d'une étude de folklore comparé, pour constater que les ressemblances sont plus fréquentes que les divergences. L'ouvrage se termine par des contes, de ces « chansons et récits qu'on trouve chez les villageois et les bergers de l'Iran, les meilleurs exemples de littérature populaire, lisons-nous dans la préface de l'informateur persan. Ils représentent le goût naturel, la simple expression de la pensée, les sentiments délicats et purs de l'Iran. Outre leurs beautés spirituelles, ils fournissent un apport considérable de mots et de termes vraiment iraniens, avec la manière et le lieu de leur emploi ». L'Académie des Inscriptions a décerné le prix Bordin à ces *Coutumes persanes*, traduites en anglais dans les collections de l'Université de New Haven par Charles Messner en 1954.

Au cours de sa mission de l'année 1922, Henri Massé avait déjà recueilli des contes en persan populaire, dont il publia le texte et la traduction dans le *Journal asiatique* de janvier 1925. Il avait retrouvé l'informateur qui avait transmis à Arthur Christensen des récits en langue populaire. Plus heureux que son prédécesseur, Massé a pu se faire débiter des contes de fées. C'est probablement avec ce sourire de côté, que je lui connaissais bien, que Massé écrit : « Ce qu'on ne peut rendre ici, c'est la mimique dont le narrateur renforçait parfois ses paroles ».

C'est également dans le *Journal asiatique*, mais en 1940, que parut le *Savoir-vivre selon les traditions shi'ites*. Dans l'Islam sunnite, et également dans la doctrine shi'ite, on utilise les recueils de hadith pour constituer des sortes de manuels de savoir-vivre. A vrai dire, la théologie shi'ite rassembla surtout des recueils à partir du règne des Séfévides, qui firent du Shi'isme une religion d'État. Leur originalité fut de les rédiger en langue persane, car jusqu'à cette époque du xvi^e siècle, les ouvrages religieux étaient surtout composés en arabe. L'un de ces théologiens, Mohammed Baqir, écrivit ses œuvres dans un style clair. Les sunnites avaient depuis longtemps devancé leurs concurrents pour tenir au courant les pieux musulmans de la manière dont Mahomet accomplissait les actes les plus simples de la vie quotidienne. Ce fut, au fond, le but recherché par Baqir, qui s'ingénia à recommander les façons de faire du Prophète de l'Islam, dans une volonté d'édification. Henri Massé a mis de l'ordre en analysant ce traité, qui, selon les termes de la préface de l'auteur, veut guider le genre humain en l'invitant à s'attacher aux bonnes manières. Mahomet n'avait-il pas déclaré : « Je fus envoyé pour réaliser ce qu'il y a de noble dans les mœurs ». L'ouvrage de Baqir est bien destiné à la propagande, car il est divisé en chapitres méthodiques, lesquels passent successivement en revue les problèmes

de l'habillement et de la parure, les usages de la famille et l'éducation des enfants, les relations sociales entre musulmans et les contacts interreligieux, la structure de la demeure familiale. C'est donc à juste titre qu'Henri Massé insiste sur l'importance d'un semblable traité par lequel un théologien de renom ne croyait pas déchoir en livrant à ses contemporains une œuvre essentiellement pratique sur le savoir-vivre. A côté de ces ouvrages d'inspiration religieuse foisonnèrent des écrits purement laïques, recueils de préceptes dont la tradition se perdait dans un lointain passé, avec les Livres de Conseil de la littérature pehlevie. Ainsi nous sommes à même de constater le sens de l'histoire qui anime Henri Massé. S'il insiste sur ce traité de morale en action, c'est pour témoigner qu'il vient à son heure : l'effort moralisateur du shi'isme accompagne les tendances politiques de la nouvelle dynastie régnante ; cette sorte d'exercice pédagogique n'est donc pas une œuvre vaine.

L'*Anthologie persane*, que publia Henri Massé en 1950, est dédiée à la mémoire de son fils Jean, tué glorieusement à l'ennemi en 1944. Quelle ne dut pas être sa poignante détresse lorsqu'il cita ces réflexions du poète Khaqani, pleurant la mort de son fils : « Contre la douleur de mon cœur existe-t-il quelque remède ? On me dit de patienter, mais certes je ne puis le faire. Pour guérir la douleur d'une séparation, y aurait-il, dans l'officine du médecin de ceux qui aiment, autre chose que la patience ? Si oui, je prendrai ce remède. Vous me répétez ce que dit en un tel malheur la patience : « Ne gémiss donc pas ! », dit-elle. Eh bien ! c'est ce que je ferai ». Quel enrichissement gagné à feuilleter ce livre remarquable, aux multiples facettes, puisqu'il fait défiler devant nos yeux tous les genres littéraires de la Perse, énumérés en huit lignes sur la page de garde, et qui s'étendent du XI^e au XIX^e siècle. A maintes reprises déjà, nous avons eu l'occasion d'admirer ce style de traducteur, sans lourdeur et plein de finesse. Dans ce volume, si divers, nous passons d'une manière à l'autre, avec une langue qui sait s'adapter à tous les aspects des diverses catégories d'écrivains. Henri Massé a satisfait d'une façon parfaite au programme qu'il s'était tracé et dont le fil conducteur avait été déployé dans l'aperçu de la littérature persane, paru en 1936 dans le *Memento encyclopédique Larousse*. L'énoncé du projet tient en quelques mots : « Les plus judicieuses considérations sur le génie ou le talent d'un auteur étranger n'instruisent pas autant que la lecture de quelques extraits significatifs de ses œuvres, à condition qu'ils soient littéralement traduits, mais avec le souci de reproduire en quelque mesure le rythme et le ton de l'original ». Ce florilège ne se borne pas à la poésie, et l'on y trouve, pour la première fois, des extraits de tout ordre, y compris théologie, philosophie, sciences. Ainsi l'on pourra

constater l'importance de la littérature persane et l'intérêt qu'elle présente pour la littérature comparée, car un des soucis majeurs de Massé est, en effet, de faire participer la littérature persane à l'ensemble des littératures du monde. C'est ainsi que Minutshari vient rappeler notre Ronsard, « par son talent et par son rôle dans l'évolution de la poésie persane ». Le créateur de l'épopée romanesque, Nizami, suggère une comparaison avec Chrestien de Troyes, et le nom de Rutebœuf sera évoqué ailleurs.

L'année suivante, en 1951, il fit paraître la seconde partie d'un poème d'Asadi de Tus, dont Clément Huart avait édité et traduit le commencement. C'est là que Massé inaugura un rythme de traduction en rendant chaque hémistiche au moyen d'un membre de phrase cadencé, estimant que ce procédé était valable pour un poème épique de longue haleine. Il s'agit du *Livre de Gershasp*, ce héros que Darmester a appelé « Hercule avestéen », dont le nom signifie « celui qui a des chevaux sveltes, élancés et maigres ». Asadi était un poète de la cour de Mahmud le Ghaznévide et Firdoussi fut son disciple : il passe d'ailleurs pour avoir composé les quatre mille derniers vers du *Livre des Rois*. Il eut le mérite d'avoir écrit le plus ancien poème philosophique en langue persane ; en effet, dans son œuvre « l'élément éthique se joint à l'élément purement héroïque qu'il finira par supplanter ».

Puis ce fut la traduction du Roman de *Wis et Ramin*. « Il y a près d'un siècle, écrit Henri Massé dans son introduction, que la première édition du texte persan fit sensation parmi les spécialistes des langues de l'Iran, car ils constatèrent aussitôt les analogies de cette œuvre avec un autre roman que ses versions en diverses langues rendirent célèbre en Occident : Tristan et Yseut ». *Wis et Ramin* fut composé vers le milieu du XI^e siècle par Gorgani, qui s'inspira d'une œuvre rédigée en pehlevi. En citant Tristan, personne ne songerait à des contacts étroits, qu'il serait impossible d'envisager, mais il est néanmoins nécessaire de voir les ressemblances et les différences. Massé traite le problème de près et nous n'avons pas à y revenir ici. Ce qui est important, c'est que les deux poèmes exaltent l'amour fatal, bien que le sentiment de passion qui frappe *Wis et Ramin* se soit formé à leur insu, quand ils étaient frère et sœur de lait. Enfin, comme le fait observer notre traducteur, le dénouement du poème persan n'a pas la grandeur tragique de Tristan, car les amants vieillissent dans un bien-être sans histoire.

Gorgani est le créateur de l'épopée courtoise, tout comme Firdoussi avait eu la vision épique, « en rajeunissant de façon magistrale un ancien roman qui, sans lui, aurait disparu, comme tant d'œuvres du moyen âge iranien, perte à jamais regrettable pour l'histoire littéraire et pour l'étude des littératures comparées ».

Certains orientalistes ont qualifié de marionnettes les personnages du poème. D'autres n'en ont pas vanté le style, et Henri Massé, qui a jugé l'œuvre capitale pour en avoir entrepris la traduction, n'est pas dupe de certaines faiblesses, ou plutôt de certaines habitudes. Après nous avoir assuré que « le style et la langue de Gorgani sont remarquables de netteté », il ajoute : « Cependant, on doit reconnaître que, fréquemment — mais il faut faire sa part au génie oriental, — l'afféterie et la préciosité dominant dans les descriptions d'assemblées, de festins, de beauté féminine, selon des normes établies bien avant l'époque de Gorgani ». Ce poète possède toutefois des images expressives, et nous ne citerons que celle-ci : « Je tremble quand je pense à ton éloignement, comme le passereau qui est trempé de pluie ».

En vérité l'auteur possède un talent supérieur dans l'art de nouer l'intrigue dramatique, ce qui rend les protagonistes bien vivants. La fatalité existe dès le départ, puisque le roi Maubad avait demandé la main d'une fille à naître, et ainsi, dès l'abord, le poète insiste sur le côté tragique de l'amour qui asservit un homme âgé à une femme trop jeune. Ce fait douloureux donne lieu à un dialogue qui compte parmi les meilleures parties de l'œuvre. Il convient aussi de ne pas passer sous silence les lettres d'amour adressées par Wis à son amant, qui forment une élégie passionnée et désespérée, et à ce propos Henri Massé nous rappelle les *Lettres de la Religieuse portugaise*.

Dans sa traduction du *Bostan* de Saadi, Barbier de Meynard avait tracé une voie essentielle : « Se tenir à égale distance du strict mot-à-mot qui est souvent la pire des infidélités et d'un excès d'élégance obtenue aux dépens de la pensée du poète ». Henri Massé s'est donné pour tâche de maintenir une cadence en suivant le rythme original : à chaque hémistiche correspond sa traduction, et ce procédé permet d'exclure tout délayage et de conserver la concision de la poésie persane. Il s'était ainsi imposé une règle, mais la qualité des traductions dégage une grâce émouvante.

Je n'en citerai qu'un exemple, la traduction d'un poème de Hafiz, ce chantre de l'amour, des fleurs et du vin, publiée dans un volume commémorant le Cinquantenaire de la Faculté des lettres d'Alger. Elle témoigne d'un sens profond de l'harmonie et je n'ai pas besoin d'insister sur le charme qui s'en dégage : « Au point du jour, dans le parfum des roses, je m'en fus au jardin, comme un rossignol éperdu, guérir mon ivresse. Je contemplais l'éclat de la rose vermeille, qui semblait un flambeau brillant en la nuit sombre. Elle avait tant d'orgueil d'être belle et nouvelle qu'elle était sans souci de ton cœur, rossignol ! Le narcisse charmant pleurait d'ardent désir ; et la tulipe, en sa mélancolie, infligeait à son âme et à son cœur cent

blessures. Le lis avait tiré le glaive de sa langue afin de lui chercher querelle ; et la rose anémone avait ouvert la bouche pour imiter les délateurs. Tantôt bouteille en main, tout comme les ivrognes, tantôt la coupe au poing, tout comme un échanton, sache donc profiter, ainsi que font les roses, du bien-être et de la jeunesse. »

Henri Massé a passé ses jours au milieu des plus grands poètes de l'Iran, lyriques sincères, qui ne déclament jamais, si ce n'est à cause des exigences de la langue poétique. Nous pouvons évoquer ici Gobineau, et la postérité dira, comme je le crois, qu'Henri Massé a compris l'âme de l'Iran aussi heureusement que l'auteur des *Nouvelles asiatiques*. On a pu mesurer la variété des sujets traités dans ses articles et dans ses livres, et il faut admirer comment, partant d'un petit fait en apparence futile, il sait le rendre vaste par une étonnante richesse de pensée.

Comme pour se délasser de l'épopée et des œuvres lyriques, Massé entreprit, en 1958, avec la collaboration de Mohammed Achena, la traduction du *Traité de physique et de mathématiques* d'Avicenne. Il voulait ainsi, aux environs du millénaire, rendre un hommage personnel à un savant qui s'est tenu, selon les termes mêmes d'Henri Massé, « au point culminant du moyen âge islamique par son extraordinaire capacité de raisonnement et de composition ». Cet ouvrage, on l'a fait observer, intéresse à la fois les philosophes comme un des exposés d'ensemble, dû à Avicenne, et les philologues, comme l'un des plus anciens traités de philosophie rédigés en persan.

Un autre domaine enfin devait tenter un iranisant et nous ne sommes pas étonné de voir Henri Massé présenter au grand public dans les Éditions du Chêne les miniatures d'un *Livre des Merveilles du Monde*. Une place importante y est réservée aux animaux, dessinés avec une volonté appuyée de réalisme. En outre, ces images fournissent un des rares exemples de la représentation du nu. Dans les costumes et les robes, les plis sont d'ordinaire indiqués par quelques traits sobres. En ce qui concerne le cadre des scènes, les arbres et les fleurs sont stylisées parfois gauchement, tandis que des croupes arrondies, bordées de saillies, constituent une figuration de la nature.

Tout récemment, Henri Massé se penchait sur l'imagerie populaire. Dans les *Arts asiatiques*, en 1960, il passait en revue quelques spécimens de ces dessins typographiés, qui rappellent par beaucoup de côtés les anciennes peintures persanes des époques classiques, mais se rapprochant, sans que leurs auteurs aient pu y penser, de nos naïves images d'Épinal. Comme ces dernières, ces illustrations disparaissent à grande vitesse, et nous apprécions d'autant plus la vingtaine de reproductions qui nous sont offertes. Leur classement est opéré avec le plus grand soin : aventures héroïques et fantas-

tiques ; contes moraux ; récits amusants et contes d'animaux. Enfin, il y a un lot d'images pieuses qu'on exhibait aux regards des fidèles au moment des anniversaires funèbres des descendants du calife Ali.

On ne saurait tout dire et, notamment on doit renoncer à analyser les nombreux comptes rendus d'ouvrages, publiés dans le *Journal asiatique* : ils témoignent de la finesse d'esprit de Massé, de sa science solide et de sa perspicacité. Mais il est arrivé à notre ami de quitter les hauteurs sereines de la poésie et il a su, à l'occasion, se mettre au service du public en le renseignant sur les événements contemporains. Certes, il fallait qu'ils en vaillent la peine et il convient de les situer en leur temps. Saluons d'abord un geste de piété envers le savant qui dirigea ses premiers pas dans les études orientales : nous lui sommes redevables de la précieuse bibliographie des travaux de René Basset. Il donna à la *Revue africaine*, en 1927, un « Bulletin critique des études islamiques ». Puis ce fut, en 1947, la bibliographie des ouvrages publiés en langue persane, dans l'Iran, de 1939 à 1944, dont une suite parut trois ans plus tard, dans la *Revue des études islamiques*. Il faut insister sur les comptes rendus du Congrès des femmes d'Orient de 1933, et le long commentaire, paru deux années plus tard, de la question du dévoilement des femmes iraniennes. Ce sont là des documents pris sur le vif et il faut les lire, quoique ces problèmes ne passionnent plus personne aujourd'hui. Dans ce même domaine de la politique contemporaine, une traduction n'est pas périmée et conserve toute sa valeur : il s'agit de la lettre adressée à l'Académie persane par le Président du Conseil iranien, Mohammed Ali Foroughi, datée de 1937. Elle pourrait être intitulée, grâce à sa haute tenue, *Défense et Illustration de la langue persane*. Enfin, en 1939, il faisait connaître la création de l'Académie afghane.

Je vous ai entretenu du savant, et le lieu s'y prête, de l'écrivain aussi qui rédigea, selon la formule percutante d'Edmond de Goncourt, « dans une langue qui charrie des idées dans la clarté ». Mais vous me tiendriez rigueur, mes chers Confrères, de ne pas évoquer l'ami, l'honnête homme du grand siècle, c'est-à-dire un homme dont la bonne éducation s'accompagnait d'une prodigieuse culture. Vous n'oublierez pas son affectueux sourire, parfois empreint d'une certaine mélancolie qui cachait mal ses inquiétudes, car, vous ne l'ignorez pas, les peines ne lui furent pas épargnées. Son indulgence pour ses semblables était égale à la fermeté de ses principes, avec lesquels il ne transigeait jamais. Vous l'aimiez, je m'en porte garant, et je l'ai maintes fois constaté moi-même lorsque, éprouvant quelque souci au sujet de sa santé, vous m'entouriez pour tenter d'obtenir des nouvelles rassurantes. Hélas ! durant ces trois dernières

années, il fut bien secoué physiquement et ses journées de présence se faisaient plus rares. Vous lui avez toujours témoigné des marques d'affection auxquelles il était très sensible et, avec vous, il se sentait en famille. Au milieu de toutes ses tristesses, il eut une grande chance, il fut un homme sans ennemi.

J'en ai suffisamment dit pour me retourner vers les siens, si désemparés après cette tragédie : que Madame Massé, ses enfants et ses petits-enfants voient dans mes paroles la certitude que, dans cette enceinte, où il ne comptait que des amis, nous conservons tous le souvenir impérissable d'Henri Massé. Ce n'est pas une exagération affectueuse : il a consacré les plus nobles pages de son œuvre à deux poètes immortels de l'Iran, et je suis convaincu qu'il a acquis ainsi, dans notre pays tout au moins, quelques titres à l'immortalité. Je me permets donc de lui appliquer, en terminant, cette réflexion de Firdoussi : « Il restera dans l'univers un souvenir de nous, selon nos œuvres et nos paroles, car quiconque à bien parlé laisse dans ce monde un beau renom. »

SÉANCE DU 8 MAI

PRÉSIDENTE DE M. ANDRÉ PARROT, PRÉSIDENT.

Le PRÉSIDENT a le regret de faire part à l'Académie du décès de M. Édouard SALIN, Académicien libre non résidant, survenue à Laneuveville-devant-Nancy. Il s'exprime en ces termes :

MES CHERS CONFRÈRES,

J'ai, une fois de plus, le pénible et très triste devoir de vous annoncer la mort d'un de nos confrères, Édouard Salin. A vrai dire cette nouvelle ne nous surprend pas, car nous le savions très menacé, atteint par cette implacable maladie contre laquelle la science demeure impuissante mais dont l'âge de ceux auxquels elle s'attaque — notre confrère avait 81 ans — freine généralement la fatale évolution.

Ceci n'est qu'un très bref adieu, puisque suivant la coutume, l'un des nôtres, plus qualifié, dira plus longuement ce que fut, dans sa personne et dans son œuvre, le confrère qui vient de nous quitter. Pour l'instant ce ne sera et nous le déplorons, qu'une brève esquisse d'une existence en tous points remarquable. Né le 8 janvier 1889 à Dammarie-sur-Saulx, dans la Meuse, Édouard Salin, après Louis-